

**La jeunesse de Louise
Michel : enjeux
politiques des récits sur
les origines d'une
révolutionnaire**

Sidonie Verhaeghe

Sidonie Verhaeghe
La jeunesse de Louise Michel : enjeux politiques des récits
sur les origines d'une révolutionnaire
2018

extrait le 3 septembre 2026 de *Criminocorpus*, n°9

bibliotheque-anarchiste.com

2018

Table des matières

Espaces de production d'une jeunesse fantasmée	5
L'affirmation d'une déviance politique, morale et biologique	10
L'établissement des recherches en anthropologie criminelle	13
L'émergence des images de la « bonne Louise »	17
L'élaboration d'une matrice biographique : la jeunesse de Louise Michel à l'épreuve du XXe siècle	22
La jeunesse d'une héroïne révolutionnaire	24
La jeunesse d'une haut-marnaise	26
La jeunesse d'une femme	29
Bibliographie	33

24-25 septembre 2004, Publif@rum [en ligne], 1/2005 : <http://www.farum.it/publifarumv/n/01/noiray.php>.

Nye Robert A., *Crime, madness and politics in modern France. The medical concept of national decline*, Princeton, Princeton University Press, 1984.

Rasmussen Anne et Bensaude-Vincent Bernadette (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition, XIXe-XXe siècle*, Paris, Presses du CNRS, 1997.

Rasmussen Anne, « Les mutations médiatiques du débat scientifique », in Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 1483-1489.

Renneville Marc, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003.

Renneville Marc, « Quelle histoire pour la criminologie en France ? (1885-1939) », Criminocorpus [en ligne], 2014 : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/2752>.

Verhaeghe Sidonie, *De la Commune de Paris au Panthéon (1871-2013) : célébrité, postérité et mémoires de Louise Michel. Sociologie historique de la circulation d'une figure politique*, thèse de doctorat en science politique, Université Lille 2, 2016.

Angenot Marc, *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive. 1830-1917*, Laval, Les Presses de l'Université de Laval, 2004.

Becker Peter et Wetzell Richard F. (dir.), *The criminal and their scientists. The history of criminology in international perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

Delporte Christian, « Quand la peopolisation des hommes politiques a-t-elle commencé? Le cas français », *Le Temps des médias*, 2008/1, n°10, p. 39.

Duclert Vincent, « L'homme de science et le débat public au XIXe siècle », in Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 1491-1498.

Fine Gary Alan, « Reputational Entrepreneurs and the Memory of Incompetence : Melting Supporters, Partisan Warriors, and Images of President Harding », *American Journal of Sociology*, vol. 101, n°5, 1996, p. 1159-1193.

Florea Marie-Laure, « Dire la mort, écrire la vie. Représentations de la mort dans les nécrologies de presse », *Questions de communication*, n°19, 2011, p. 29-52.

Hirschman Albert O., *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

Kaluszynski Martine, *La criminologie en mouvement, naissance et développement d'une science sociale en France à la fin du XIXe siècle, autour des « Archives de l'anthropologie criminelle d'Alexandre Lacassagne »*, thèse de doctorat en histoire, Paris 7, 1988.

Mucchielli Laurent (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, La Découverte, 1994.

Mucchielli Laurent, « Criminologie, hygiénisme et eugénisme en France (1870-1914) : débats médicaux sur l'élimination des criminels réputés "incorrigibles" », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°3, 2000, p. 57-89.

Noiray Jacques, « La réception de L'Homme criminel dans la Revue des Deux Mondes », *Actes du colloque « Cesare Lombroso et la fine del secolo : la verità dei corpi »*, Università degli Studi di Genova,

Dans le dernier tiers du XIXe siècle, Louise Michel est une personnalité contrastée qui fait l'objet d'une production discursive abondante et politiquement polarisée. Dans ce cadre, les recherches et les récits biographiques autour de sa jeunesse illustrent la volonté de déterminer une essence, un patrimoine génétique, ou les dispositions à l'engagement révolutionnaire. Au carrefour entre science et politique, ces récits donnent à voir les valeurs et les idées des acteurs, leur façon de définir les problèmes sociaux, leur positionnement dans différents clivages de l'espace politique de l'époque : la mémoire de la Commune de Paris, la pratique révolutionnaire, le féminisme. L'article montre comment la jeunesse de Louise Michel est construite et imaginée afin de donner du sens et une légitimité aux discours de crédit et de discrédit d'une personnalité qui incarne les oppositions politiques qui parcourent les débuts de la IIIe République.

Louise Michel n'est pas à proprement parler une « mauvaise fille ». Elle est plutôt « louve avide de sang », « pétroleuse », ou « Vierge rouge ». Sa célébrité est politique, et est en cela le résultat de l'implication de ses partisans autant que celle de ses opposants. À travers Louise Michel se configurent des lignes de partage politiques et idéologiques qui divisent le dernier tiers du XIXe siècle. Louise Michel évolue dans un univers de perceptions, de représentations individuelles et collectives, qui ont travaillé sa figure pour ce qu'elle représente du passé (notamment par son lien avec la Commune de Paris), pour ce qu'elle personnifie dans le présent (l'émancipation des femmes, la perspective révolutionnaire, la critique du parlementarisme, l'égalité sociale ou la lutte contre la bourgeoisie), et pour le potentiel futur qu'elle incarne.

Dans ce cadre prennent sens les récits autour de sa jeunesse, et se donnent à voir les enjeux politiques que recouvrent ces considérations biographiques. Pour les

opposants à Louise Michel et à ses idées, ils permettent de trouver dans son enfance les origines, les dispositions ataviques de ses agissements révolutionnaires et violents à l'âge adulte. Par des discours biographiques sur la jeunesse est expliquée la déviance morale et politique de l'âge adulte. Pour ses alliés, le détour biographique permet de trouver dans l'enfance les marques de sa bonté et les dispositions de son engagement. Les socialistes cherchent dans la jeunesse de Louise Michel les preuves d'une naissance destinée à l'action révolutionnaire, quand leurs opposants l'utilisent pour prouver sa criminalité originelle.

Cette distinction schématique donne un premier aperçu des usages politiques du déterminisme sociologique et anthropologique. Pour autant, les différents discours sur la jeunesse de Louise Michel n'apparaissent pas simultanément dans l'espace rhétorique et politique, et n'entrent donc pas directement en concurrence. Ils sont plutôt successifs et accompagnent une évolution plus générale des représentations élaborées autour d'elle. De 1880 à sa mort en 1905, la figure de Louise Michel est constamment travaillée au gré des événements politiques qui introduisent de nouvelles images, de nouvelles perceptions, et de nouvelles façons de l'appréhender. Le récit qui encadre sa biographie n'est pas immédiatement figé. L'analyser permet de mieux saisir les enjeux de qualification autour d'une personnalité politique, et de replacer ce processus dans un contexte particulier. En suivant chronologiquement les évolutions des récits sur sa jeunesse, apparaît la façon dont les changements contextuels, les modifications des rapports de force politiques, les ruptures biographiques, influent sur les procédures de qualification collectives¹.

Bibliographie

1. Cet article repose sur des éléments tirés de ma thèse : Sidonie Verhaeghe, *De la Commune de Paris au Panthéon (1871-2013) : célébrité, postérité et mémoires de Louise Michel. Sociologie historique de la circulation d'une figure politique*, thèse de doctorat en science politique, Université Lille 2, 2016.

accompagne le développement d'une histoire des femmes et du féminisme qui travaille à valoriser et à mettre en avant les qualités socialement considérées comme féminines et à construire une féminité positive, mais parfois essentialisée. Edith Thomas se positionne en faveur d'un « humanisme féminin ». Elle revendique l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, tant sur le plan politique, qu'économique, éducatif, et professionnel. Mais face à ce positionnement égalitariste, elle cherche également à valoriser un rôle féminin qui s'incarne dans l'amour, la maternité, le couple. Cela permet dès lors de mieux comprendre son traitement biographique de Louise Michel, le cadrage qu'elle effectue autour de la question de la passion, de la charité et du dévouement.

Enfant illégitime marquée par la bâtardise, fille de servante éduquée par des châtelains progressistes et voltairiens, ou dévoyée par le jacobinisme, la jeunesse de Louise Michel suscite la curiosité et l'intérêt. La célébrité de Louise Michel s'est construite de son vivant à travers une production conflictuelle du sens, portée à la fois par des acteurs politiquement proches de Louise Michel, qui ont investi cette figure comme représentante de certaines revendications, et par des acteurs opposés aux valeurs et aux idées qu'elle incarne et qu'ils ont cherché à attaquer, à délégitimer et à contredire à travers elle. Dans ce cadre, le récit de sa jeunesse témoigne pour les uns de son dévouement et de sa bonté révolutionnaire, pour les autres de sa déviance morale et politique. Si la matrice biographique est fixée dans le passage à la postérité, les interprétations de sa jeunesse continuent de diverger en fonction des acteurs, du contexte et de l'espace dans lequel la figure de Louise Michel est mobilisée. Valorisée en tant que révolutionnaire, femme ou haut-marnaise, ces différentes versions de Louise Michel influencent les traductions politiques des données biographiques.

Espaces de production d'une jeunesse fantasmée

Louise Michel est née en 1830 à Vroncourt, en Haute-Marne. Elle devient institutrice sous l'Empire, mais est fermement républicaine (elle refuse de prêter serment à l'Empereur). En 1856, elle se rend à Paris, où elle continue d'exercer en faveur de l'éducation des filles. Vient la Commune de Paris (1871), à laquelle elle participe, à la fois comme cantinière, infirmière et combattante. Après la semaine sanglante, elle se rend à l'armée versaillaise, en échange de la libération de sa mère. Elle est condamnée en décembre par le 6^e conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée, et est transportée en Nouvelle-Calédonie. Blanquiste avant la Commune, elle devient anarchiste pendant la déportation. En 1880, le gouvernement vote l'amnistie plénière des communards. Louise Michel revient à Paris, où elle enchaîne les tournées de conférence, est invitée à de nombreux meetings, est l'auteure de nombreux textes politiques, littéraires, poétiques et théâtraux. Sa notoriété est grandissante et en 1880 un contributeur du *Gaulois* affirme qu'« il n'est pas si infime reporter qui ne rêve de recueillir sur un écran et d'analyser quelques-unes des radiations de sa légendaire auréole. Je vais donc rendre ce service à l'histoire, de lui transmettre sa biographie pleine d'intérêt et de curiosité »¹.

1. Le *Gaulois*, « La journée parisienne », « Louise Michel (esquisse physiologique) », *Tout-Paris*, 1^{er} décembre 1880.

De son côté, Louise Michel multiplie les interviews avec les journaux de tous bords politiques. Fin janvier 1881, elle invite les « journaux de la réaction » à la solliciter, afin de récolter des fonds pour les amnistiés :

Je tiens à la disposition des journaux de la réaction (toujours au bénéfice des amnistiés) :

1. Quelques feuilles de vers bondieusards écrits dans mon jeune âge ;
2. Une demi-heure d'interrogatoire chez moi (à condition, toutefois, que ledit interrogatoire sera écrit devant moi (en double), ils sont trop « habiles » pour nous.

La feuille 20 fr. ; l'interrogatoire 20 fr.

De quoi me diffamer pendant huit jours ! Qu'importe ! Rira bien qui rira le dernier².

Louise Michel participe ainsi à produire son actualité, à s'ouvrir des espaces de diffusion de ses idées et de sa parole, et utilise l'intérêt que lui porte la presse pour servir financièrement la cause révolutionnaire. Ces démarches prennent place dans le processus de visibilité et de renommée qui l'a constituée en personnalité politique célèbre. Elles construisent l'intérêt et la curiosité, mais aussi les contours de sa figure. Ainsi, les découvertes sur sa foi religieuse, provoquées par Louise Michel elle-même et sa vente des « vers bondieusards » de sa jeunesse, conduisent à une mise en avant persistante de ses jeunes croyances catholiques et fondent le thème de ses valeurs chrétiennes (charité, abnégation, martyre, dévouement)³.

Le 1er décembre 1880, le journal conservateur et anti-républicain *Le Gaulois* lance le mouvement des recherches

2. Lettre de Louise Michel publiée dans *Le Citoyen* le 25 janvier, dans *Le Mot d'Ordre* et *La Marseillaise*, le 26 janvier.

3. Le 14 mars 1883, un collaborateur du *Gil Blas* écrit dans un article biographique : « On sait que Louise Michel fut, dans son jeune temps, une poétesse catholique et lamartinienne ». Le 29 mai 1888, Renée affirme dans *Le Gaulois* que « Louise Michel a été catholique, et, qu'elle le veuille ou non, elle s'en souvient ».

défendirent en commun »²⁶. Son « amour » pour Ferré apparaît comme déterminant dans la persévérance militante de Louise Michel : « Rester digne de cet homme, lui obéir – elle qui ne voulait se plier devant personne, c'est tout ce qui lui reste »²⁷.

L'engagement politique de Louise Michel est donc chez Edith Thomas principalement présenté sous l'angle de la passion. C'est par la passion que l'auteure donne les explications de toutes ses actions. La foi catholique de Louise Michel trouve alors son sens dans ce dévouement passionné : « il y a une grande logique intérieure qui la mène de sa pitié et de sa foi religieuse à son sentiment de la justice et à sa foi révolutionnaire »²⁸. Edith Thomas ne regrette que les dissimulations et les mensonges de Louise Michel, sa vision hagiographique de sa propre existence, qu'elle « partage avec les communistes »²⁹ et qui l'ont amenée à occulter dans ses *Mémoires* la foi catholique de sa jeunesse. Edith Thomas met en avant les qualités morales de Louise Michel, et les envisage comme les fondements de ses convictions politiques. Sa biographie se conclut sur une perspective générale et globale de la personnalité et des engagements de Louise Michel :

Cette prophétesse athée, cette femme d'une piété médiévale dans l'eschatologie de l'homme sur la terre, a exercé mieux que quiconque les vertus théologiques de la foi, de l'espérance et de la charité. Auxquelles il faut ajouter les vertus laïques de la solidarité et de la justice³⁰.

La biographie d'Edith Thomas réactive le cadre de la bonté, de la charité et des vertus morales de Louise Michel. Adossé par les communistes à l'exemplarité de l'engagement révolutionnaire, ce schème interprétatif trouve, dans les années 1970, une place prépondérante. Il

26. *Ibid.*, p. 131.

27. *Ibid.*, p. 143.

28. *Ibid.*, p. 38.

29. *Ibid.*, p. 37.

30. *Ibid.*, p. 454.

Thomas de rompre avec les pratiques politiques du PCF, autant dans son engagement militant que dans son métier d'historienne. Elle regrette les traditions hagiographiques qui ont marquées les biographies précédentes de Louise Michel, et qui sont caractéristiques du traitement soviétique réservé aux révolutionnaires : « l'on sait jusqu'où peut aller en URSS le culte "des héros positifs" et quels dommages ce culte a causé à la littérature et à la vérité historique ». Selon Edith Thomas, Louise Michel « aurait pu échapper à ce destin » si elle « n'avait été récupérée par les communistes »²⁵. La formation d'Edith Thomas est celle d'une archiviste, diplômée de l'École des Chartes. Son travail biographique sur Louise Michel est imprégné de ces études. Pour la première fois, l'étude que propose Edith Thomas est lourdement documentée. Grâce à ce travail précis de collecte de données et une attention portée aux écrits de Louise Michel, l'auteure construit une vision du personnage plus complexe, développe une analyse à la croisée des perspectives psychologiques et sociologiques, et s'éloigne de l'approche déterministe qui prévalait jusqu'alors dans les biographies de Louise Michel.

Pour Edith Thomas, ce ne sont ni sa naissance, ni son éducation, ni le territoire, qui conditionnent l'engagement politique de Louise Michel. De même, ce qui constitue le point de basculement de l'existence de Louise Michel, ce n'est pas la Commune de Paris, dont elle invite à relativiser l'importance. Selon l'auteure, c'est sa passion amoureuse pour Théophile Ferré qui amène Louise Michel à s'accabler de toutes les responsabilités devant les tribunaux versaillais, afin d'être condamnée à mort avec lui. Edith Thomas affirme qu'après l'exécution de Ferré, Louise Michel « ne désire plus que la mort [...]. Louise n'est plus qu'une femme désespérée, humaine, trop humaine ». Elle tient tête aux tribunaux « non pour elle-même », affirme Edith Thomas, « mais pour être digne de la cause que Ferré et elle

biographiques sur Louise Michel : l'objectif est de comprendre sa jeunesse pour trouver « l'origine des audaces et des imprudences de son âge mûr »⁴. Ces articles biographiques sont alors surtout le fait des opposants à Louise Michel. En dévoilant les réalités de sa jeunesse, ils tentent non pas de montrer la femme publique « dans sa dimension sensible, [provoquant] l'identification et l'attachement affectif »⁵, mais d'ancrer Louise Michel dans la trivialité pour ébranler le prestige révolutionnaire construit autour d'elle. Ces tentatives provoquent en réponse des levers de bouclier des acteurs de l'extrême gauche : ainsi, le communard et socialiste Jean-Baptiste Clément s'insurge après l'article du Gaulois du 1er décembre 1880 et affirme que « le personnage qui signe Tout-Paris dans le journal Le Gaulois vient, comme à son habitude, d'insulter la citoyenne Louise Michel »⁶.

Fin janvier 1881, un journal belge, le Journal d'Anvers, affirme avoir découvert le village de naissance de Louise Michel. Il s'agirait de Vesqueville, à quelques kilomètres du village de Théroigne de Méricourt, ce qui signifie que « ces dames se trouvent donc compatriotes »⁷. Quelques jours plus tard, L'Indépendance Belge publie même le récit de sa naissance :

Non loin de la petite ville de Lagny, il existe une maison de campagne à l'aspect lugubre et désolé, dont le nom est synonyme de tristesse et de larme, et dont, au dire des bonnes femmes du pays, il est dangereux pour un chrétien d'approcher sur le coup de minuit. Dans ce réduit peu séduisant, sorte de ferme-château, vivait, il y a de cela quelque quarante ans, une dame D.,

4. « La journée parisienne », « Louise Michel (esquisse physiologique) », Le Gaulois, Tout-Paris, 1er décembre 1880.

5. Christian Delporte, « Quand la peopolisation des hommes politiques a-t-elle commencé ? Le cas français », Le Temps des médias, 2008/1, n°10, p. 39.

6. J.-B. Clément, « Louise Michel et le Gaulois », L'Électeur, 3 décembre 1880.

7. « Paris au jour le jour », Le Figaro, 27 janvier 1881.

25. Edith Thomas, *Louise Michel*, Paris, Bureau d'éditions, 1971, p. 9.

veuve d'un hobereau qui avait été seigneur du lieu et dont les allures étranges et fantasques étaient la fable de tout le voisinage.

Cette créature bizarre, tenant à la fois de la virago et de l'illuminée, qui s'habillait presque toujours en homme, avait deux fils. L'aîné, assez mauvais sujet, violent et brutal, mal équilibré à tous les points de vue, et dont le cerveau était aux trois quarts dérangé, était adoré de sa mère. [...] L'aîné des fils de Mme D., qui, comme je vous l'ai dit, était presque fou et dont les appétits brutaux ne connaissaient ni mesure, ni frein, alla un soir, à Lagny, dans un bal de société, et là, cédant à un accès de délire sans nom, il tenta de se livrer sur une des danseuses à des violences que je ne puis qualifier.

A la suite de cette scène, il rentra chez sa mère plus excité que jamais, rencontra sur son passage une fille de ferme, et assouvit sa rage sur elle. Neuf mois après, la victime donnait le jour à une petite fille. Mme D. prit à sa charge l'éducation de l'enfant, et laissa, en mourant, à la mère, une pension viagère dont celle-ci vit encore en ce moment.

La créature qui naquit, dans les conditions que vous savez, d'un père délirant issu lui-même d'une mère en proie au plus grand dévergondage de sentiments et d'idées, devait se sentir de sa triste origine.

L'étrange carrière qu'elle a poursuivie, ses allures de voyante et de virago, ses violences déclamatoires, trouvent dans sa généalogie une explication que je livre aux méditations des analystes de l'esprit humain⁸.

Ce récit est tout à fait révélateur de la tentation naturaliste du dernier tiers du XIX^e siècle. Il illustre la volonté

8. L'Indépendance belge, 2 février 1881.

dualités fortes. Cette approche géo-sociale, dans la lignée de la conception déterministe de l'identité chère à Barrès, est également teintée de sexisme quand l'auteur affirme : « Le magnétique appel d'une terre éternellement déchirée entre les peuples pouvait-il trouver terrain plus docile que l'âme vibrante de la femme ? »²² Il part donc du postulat que la Lorraine, qui a vu naître Louise Michel et Jeanne d'Arc, a des propriétés géologiques, historiques et sociales propices à produire des personnalités féminines exceptionnelles. Ces découvertes suscitent chez plusieurs auteurs de droite un intérêt pour Louise Michel : Paul Mathiex, ancien collaborateur au Courrier de l'Est et à la Cocarde de Barrès, journaliste pour La Presse, La Patrie ou L'Action Française, secrétaire d'Aurélien Scholl jusqu'à sa mort en 1902, salue le travail de Barrès et de Marot sur « la fameuse révolutionnaire qui portait si fièrement le surnom de "Vierge Rouge" »²³.

La jeunesse d'une femme

Plus tard, Edith Thomas défend une autre interprétation de la jeunesse de Louise Michel dans sa biographie publiée pour le centenaire de la Commune en 1971. Ancienne militante communiste, Edith Thomas a pris ses distances avec le PCF lors de l'écriture de Louise Michel. Elle démissionne du Comité national des écrivains en 1949 pour s'opposer à la politique du Kominform contre le gouvernement yougoslave de Tito. En 1956, suite à l'intervention soviétique en Hongrie, elle répond à l'appel de Louis Martin-Chauffier aux vingt-trois démissionnaires du CNE pour fonder l'Union des écrivains pour la vérité. Elle en devient vice-présidente²⁴. L'introduction de la biographie de Louise Michel indique cette volonté d'Edith

22. Alcide Marot, art. cit., p. 30.

23. Paul Mathiex, « Les origines d'une révoltée. La jeunesse de Louise Michel dans un village du Bassigny », La Liberté, 17 novembre 1929.

24. Louis Martin-Chauffier, « Edith Thomas (1909-1972) », Bibliothèque de l'école des chartes, 1972, 130/2, p. 681-684.

rences lors d'une réunion anarchiste. Sa présence est également signalée dans les rangs du cortège qui conduit sa dépouille au cimetière de Levallois-Perret. En 1928, la publication par Jérôme et Jean Tharaud de *Mes années* chez Barrès révèle l'affection de l'écrivain pour Louise Michel. En 1933, la publication posthume des sixièmes Cahiers de Barrès confirme l'intérêt de ce député de la droite libérale et conservatrice, adhérent de la Ligue des Patriotes de Déroulède, violent antidreyfusard et antisémite¹⁹. Il y revendique l'analogie avec Jeanne d'Arc, pour laquelle il a défendu un projet de fête nationale, adopté par l'Assemblée nationale le 24 juin 1920²⁰. Le courrier littéraire du Temps présente alors Barrès « renouant ses attaches et récoltant ses traditions, à la fois épris de ses deux contradictoires "Vierges lorraines", la brûlée et la pétroleuse, Jeanne d'Arc et Louise Michel »²¹.

L'article publié par Alcide Marot indique une curiosité intacte pour les origines de Louise Michel. Cet article a pour objectif d'étudier la Haute-Marne, sa géographie, son fonctionnement, sa population, pour voir comment le territoire influence les destinées. On y trouve le parallèle entre Louise Michel et Jeanne d'Arc : il s'agit de comprendre, à partir d'une méthode scientifique, comment un même territoire peut, à des époques différentes, produire des indivi-

19. Maurice Barrès, *Mes Cahiers, 1869-1923*, Paris, Plon, 1963, p. 392-394.

20. Sur l'appropriation progressive de la figure de Jeanne d'Arc par la droite, on peut par exemple lire : Philippe Contamine, « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites », in Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, t.2, Paris, Gallimard, 1992 ; Claudie Lesselier, « De la Vierge Marie à Jeanne d'Arc : images de femmes à l'extrême droite », *L'Homme et la société*, 1991, vol. 99, n°1, p. 99-113 ; Rosemonde Sanson, « La "fête de Jeanne d'Arc" en 1894. Controverse et célébration », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°20, 1973, p. 444-463 ; Christel Sniter, « La guerre des statues. La statuaire publique, enjeu de violence symbolique : l'exemple des statues de Jeanne d'Arc à Paris entre 1870 et 1914 », *Sociétés & Représentations*, 2001/1, n°11, p. 263-286 ; Michel Winock, « Jeanne d'Arc », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de Mémoire*, t.3, Paris, Gallimard, 1997.

21. Le Temps, « Courrier littéraire. Les sixièmes "Cahiers" de Maurice Barrès », 25 juillet 1933.

de déterminer une essence, un patrimoine génétique, des dispositions naturelles à l'engagement révolutionnaire de Louise Michel. Romancer sa naissance et sa jeunesse répond à des fins politiques : largement menée par les anti-socialistes, la recherche de l'ancrage biographique permet d'insister sur sa corporéité et son individualité (perverses et déviantes) pour décrédibiliser son engagement révolutionnaire.

Quand l'acte de naissance d'une certaine Clémence-Louise Michel est découvert et dévoilé, le 23 mars 1883, La Presse se réjouit de voir « réduit à néant les légendes romanesques dont on a entouré la naissance de la fameuse agitée »⁹. L'information est en réalité erronée, et Le XIXe siècle publie le 6 avril une lettre rectificative de la véritable Clémence-Louise Michel, « étonnée que la mairie de Troyes ait fait une erreur semblable, et [...] que cette rectification n'ait pas été faite par Mlle Louise Michel elle-même »¹⁰. Le 9 avril 1883, Le Gaulois assure avoir découvert une « Louise Michel inédite »¹¹ qui, selon le récit d'une jeune femme d'Issoire, serait en réalité Victoire Guérier, épouse de M. Tynaire dont elle aurait eu trois enfants. L'Intransigeant dément rapidement cette information, et indique qu'il existe effectivement une Mme Tinayre, mais qui n'est pas Louise Michel, même si elle est aussi « institutrice, auteur de brochures à l'usage de toute jeunesse et dont les enfants, en effet, gravent avec talent les planches pour les publications populaires. » Par conséquent, « Louise Michel et Mme Tynaire font non une seule et même révolutionnaire, mais deux citoyennes vaillantes et dévouées »¹².

9. « Revue de la presse », La Presse, 24 mars 1883.

10. « Informations », Le XIXe siècle, 6 avril 1883.

11. Jacques Leroy, « Louise Michel inédite », Le Gaulois, 9 avril 1883.

12. Edmond Bazire, « Une Louise Michel inédite », L'Intransigeant, 11 avril 1883.

L'affirmation d'une déviance politique, morale et biologique

Pour comprendre ces fantasmes biographiques, il est nécessaire de garder à l'esprit le contexte social et politique particulier dans lequel ils s'inscrivent. Le début des années 1880 est fortement marqué par le souvenir de la Commune de Paris. L'espace politique est profondément divisé, avec, d'un côté les socialistes et les radicaux, récemment amnistiés et rentrés en France, qui mettent en scène et revendiquent le souvenir de la Commune, et, de l'autre, un front anti-communard inquiet de la désorganisation et la déstabilisation morale et politique qu'incarne ce souvenir. Des républicains modérés aux plus réactionnaires, ces derniers craignent la reconstitution du « parti de la Commune »¹. Pour le Français, journal orléaniste de centre-droit, « cette fois la chose est faite. La Commune de 1871 est reconstituée [...] Le public communard est plus menaçant et moins repentant que jamais »². Même crainte pour le catholique ultramontain Pierre Veuillot, rédacteur en chef de l'Univers : « ils nous paraissent avoir raison, les communards : la Commune est vivante. Elle s'organise, signe certain de vie ! »³ Louise Michel, qui incarne ce renouveau de l'esprit communard, constitue donc « un péril », « dont la parole froide, expression d'un sanguinaire mysticisme, produit sur le prolétariat aux appétits surexcités l'effet de l'eau

1. Gabriel Mermeix, « Le parti de la Commune », Le Gaulois, 24 novembre 1880.

2. Le Français, 23 novembre 1880.

3. Pierre Veuillot, « Un discours de Louise Michel », L'Univers, 23 novembre 1880.

au détriment d'Alexandra Kolontaï, qui n'a pour lui « rien d'une "vierge rouge" à la Louise Michel : du rouge, elle n'en porte qu'aux lèvres, et des photographies prises à Stockholm nous l'ont révélée sous l'aspect d'une coquette dont la toilette n'a rien de prolétarien »¹⁵. Il utilise les mêmes ressorts sexistes quelques années plus tard pour décrédibiliser Dolores Ibarruri qui ne devrait pas, selon lui, être comparée à Louise Michel : « cela me paraît injuste pour la mémoire de la "Vierge rouge" qui, lorsque les communards se battaient et mouraient pour la "cause", ne filait pas à l'étranger pour faire des conférences et se prélasser dans les hôtels à bourgeois. La vraie Louise Michel ne désertait pas la barricade... »¹⁶ Ici, Louise Michel fonctionne comme une figure de référence et un argument pour critiquer d'autres figures révolutionnaires, et pour affirmer l'existence d'un décalage entre les militants révolutionnaires qui s'engagent concrètement et prennent les armes (comme Louise Michel) et les chefs qui mènent des vies « bourgeoises ». L'appartenance de Louise Michel à un passé lointain et son association à la Commune de Paris qu'une partie de l'extrême droite a redéfini en événement patriotique¹⁷, permet à certains auteurs de la droite conservatrice de l'utiliser comme ressource pour un antisocialisme et un antiféminisme contemporain.

Le 1er janvier 1929, Alcide Marot publie dans Le Mercure de France un long texte sur la jeunesse de Louise Michel¹⁸. Ce texte est le résultat d'une exploration, entreprise avec Maurice Barrès, du Bassigny lorrain où elle est née. On y apprend que Barrès prévoyait d'écrire une biographie de Louise Michel, mais la mort en 1923 l'a empêché de mener à bien ce projet. Barrès développe depuis plusieurs décennies un intérêt pour cette figure. Le 18 avril 1890, Le Temps indique la présence de Barrès à une de ses confé-

15. Clément Vautel, « Mon film », Le Journal, 23 juillet 1931.

16. Clément Vautel, « Mon film », Le Journal, 7 septembre 1936.

17. Eric Fournier, *La Commune n'est pas morte. Les usages politiques du passé, de 1871 à nos jours*, Paris, Éditions Libertalia, 2013.

18. Alcide Marot, « La jeunesse de Louise Michel », Mercure de France, 1er janvier 1929, p. 27-67.

communiste¹², invite à inscrire les origines familiales de Louise Michel dans un héritage révolutionnaire et une classe travailleuse. La biographie écrite par Anne-Léo Zévaès, publiée en 1936 dans la collection « Épisodes et vies révolutionnaires », présente une héroïne révolutionnaire, Louise Michel, dont l'existence est un modèle à suivre pour la classe ouvrière : toute sa vie est tournée vers l'action révolutionnaire.

La jeunesse d'une haut-marnaise

Quelques auteurs de droite ont eux aussi reconnu et affirmé leur admiration pour Louise Michel. Clément Vautel, « journaliste le plus populaire de l'entre-deux-guerres » selon Laurent Joly¹³, est le rédacteur d'une chronique quotidienne très suivie dans *Le Journal*, de la fin des années 1910 à la Libération. *Le Journal* bénéficie d'une audience importante sur la période, plus encore que son concurrent, *Le Matin*. En 1936, il tire à près de 650 000 exemplaires. Clément Vautel défend des positions très conservatrices : xénophobe, antisémite, sexiste, antiféministe. Mais dans ses chroniques, Louise Michel est parfois citée, avec un certain respect. En 1920, elle incarne selon lui « les communards du début, les vrais les purs » qui se rassemblent dans un mouvement patriotique contre les accords de paix signés avec la Prusse. Il se prête alors à la comparaison avec Jeanne d'Arc, avec laquelle il voit « quelques points de ressemblance, – deux, tout au moins : l'enthousiasme et la bonté »¹⁴. Dans les années 1930, il mobilise à plusieurs reprises Louise Michel pour l'opposer à d'autres figures de femmes révolutionnaires. Il valorise ainsi Louise Michel

12. Alice Gérard, *La Révolution française : mythes et interprétations, 1789-1970*, Paris, Flammarion, 1970; Marie-Claire Lavabre, « La Révolution française dans la mémoire des militants communistes français », *Communisme*, n°20/21, 1988-1989, p. 111-127.

13. Laurent Joly, « Le préjugé antisémite entre "bon sens" et humour gaulois. Clément Vautel (1876-1954), chroniqueur et romancier populaire », *Archives Juives*, 2010/1, vol. 43, p. 23-38.

14. Clément Vautel, « Mon film », *Le Journal*, 1er juin 1920.

sur le pétrole enflammé »⁴. À lire les articles des journaux anticommunards, il en ressort une impression de grande violence : *Le Gaulois* parle le 27 mars 1881 de « la voix furieuse de Louise Michel »⁵, et le 4 avril de son « ton tranchant et froid »⁶. *Le Figaro* du 29 décembre 1880 présente Louise Michel « aboyant de cette voix courte et sèche que parfois dans la nuit, ont les louves »⁷. Un article du *Gaulois* du 13 décembre 1880 traduit la crainte et l'horreur que produisent les propos de Louise Michel :

Le discours – la harangue, devrais-je dire, car Louise parle à des combattants – est empreint du plus pur esprit de haine et de vengeance ; le pétrole coule à flots, la lueur sinistre de l'incendie brille dans les orbites de la démagogue en furie. On descendra dans la rue, et alors malheur à ceux qui ne se seront pas enrôlés sous la bannière de la mégère, pendant qu'il est encore temps !⁸

Ces images sont un marqueur du rejet systématique de la violence révolutionnaire et renvoient directement à la Commune de Paris et aux imaginaires de la « pétroleuse ». Insister sur ces femmes « monstrueuses » (puisqu'elles transgressent les normes sociales d'une féminité associée à la douceur, au foyer et à la maternité) revient à faire de l'acte révolutionnaire lui-même une monstruosité. La question de la violence est donc centrale dans les oppositions au socialisme ou aux idées révolutionnaires. Les discours antisocialistes et contre-révolutionnaires cherchent des explications à la pratique politique violente et développent des rhétoriques axées sur la criminalisation et la pathologisation du socialisme. Ces rhétoriques se déclinent sous un ensemble de figures et d'interprétations des comportements

4. Gabriel Mermeix, « Le parti de la Commune », *Le Gaulois*, 24 novembre 1880.

5. Domino, « Échos de Paris », *Le Gaulois*, 27 mars 1881, p. 1.

6. « Guitares socialistes », *Le Gaulois*, 4 avril 1881, p. 3.

7. Ignotus, « Dans les tisons », *Le Figaro*, 29 décembre 1880, p. 1.

8. C.M., « Au théâtre Oberkampf », *Le Gaulois*, 13 décembre 1880, p. 3.

qui construisent l'irrationalité politique des personnalités socialistes⁹.

Pour s'opposer à cette violence, la figure du criminel est donc régulièrement mobilisée : elle permet de dégager la violence d'un cadre politique pour penser la personnalité socialiste comme le résultat d'une régression atavique. Elle permet d'inscrire le caractère violent dans la personnalité et la nature même des socialistes. En ce sens, la jeunesse de Louise Michel a été l'objet de nombreux commentaires des contributeurs de presse :

La grande citoyenne, à l'époque de sa plus tendre jeunesse, a reçu d'une diseuse de bonne aventure de Romainville l'assurance qu'elle tuerait, dans son bain, son frère - un frère inconnu. Depuis que l'amnistie l'a rendue à la démocratie militante et souffrante, elle craint sans cesse de rencontrer cette chère victime dans le sein de laquelle elle doit - comme il est écrit - plonger un homicide d'acier¹⁰.

Si ces récits de la jeunesse de Louise Michel sont plus ironiques que réalistes, ils indiquent néanmoins la mise en place d'un dispositif de décrédibilisation de la parole politique de Louise Michel (l'article du Gaulois fait vraisemblablement référence aux conférences virulentes de Louise Michel contre Gambetta). Ces discours qui puisent dans les origines sociales, géographiques et familiales de Louise Michel s'inscrivent plus généralement dans le développement de nouvelles sciences de l'humain (anthropologie, psychologie, paléontologie, sociologie) à la fin du XIXe siècle. Toutes ces disciplines sont fortement marquées par le naturalisme littéraire de l'époque. Dans le sillon des sciences de la nature, elles adoptent une perspective déterministe et positi-

9. Pour une analyse typologique des rhétoriques antisocialistes, voir : Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991 ; Marc Angenot, *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive. 1830-1917*, Laval, Les Presses de l'Université de Laval, 2004.

10. Gustave Pinta, « Frère et sœur », *Le Gaulois*, 5 octobre 1881.

de Louise Michel. Elle est présentée comme « le vivant drapeau de la Misère »⁶, qui « n'appartient en propre à aucun parti »⁷, puisqu'elle est une « légendaire héroïne des révolutions ouvrières »⁸. Louise Michel apparaît comme une figure de la classe ouvrière dont les combats sont « toujours dirigés contre les adversaires de sa classe »⁹. Les récits biographiques sont à destination de la classe ouvrière, à laquelle le Parti communiste s'adresse en premier lieu. Il est donc nécessaire qu'elle puisse se reconnaître dans Louise Michel, voir en elle une figure de son histoire et ses luttes. La jeunesse châtelaine de Louise Michel est retravaillée, réinterprétée à la lumière de cette nécessité politique. Dans *L'Humanité* en 1924, sa naissance au château est signalée, mais immédiatement balayée pour revendiquer l'appartenance de la figure de Louise Michel à une identité prolétaire collective :

Selon les uns Clémence-Louise Michel serait née à-Troyes, le 20 avril 1833. Selon d'autres, elle naquit Couches, petit village de Seine-et-Marne, près de Lagny. Il semble cependant que le lieu de sa naissance ait été le château de Vroncourt (Haute-Marne). Qu'importe. Elle n'appartient pas plus un village qu'à un château. Elle appartient au prolétariat¹⁰.

Dans cette lignée, Anne-Léo Zévaès, qui publie une biographie de Louise Michel au Bureau d'éditions, maison d'édition du Parti communiste, présente Louise Michel comme issue d'« une famille de tiers état »¹¹. Cette référence explicite à la Révolution française, dans une période où cet événement occupe une place importante dans les mémoires et les constructions historiques du Parti

6. « Une vraie révolutionnaire. Louise Michel », *L'Humanité*, 18 janvier 1924.

7. Fernand Deprés, « Louise Michel », *L'Humanité*, 4 février 1923.

8. Art. cit., *L'Humanité*, 18 janvier 1924.

9. Idem.

10. « La bonne Louise », *L'Humanité*, 20 janvier 1924.

11. Anne-Léo Zévaès, *Louise Michel*, Paris, Bureau d'édition, 1936.

Avec la mort et dans les nécrologies, la matrice biographique de Louise Michel est fixée : la jeunesse à Vroncourt, l'arrivée à Paris en tant qu'institutrice, la Commune de Paris, le procès et la déportation, la manifestation des Invalides, la tentative d'assassinat au Havre, la mort et l'enterrement glorieux. Cette matrice est ensuite travaillée au cours du XX^e siècle par des entreprises de cadrage qui font de la figure de Louise Michel un objet porteur de sens. Trois incursions dans la postérité permettent de voir comment différents acteurs se saisissent des récits sur sa jeunesse : le Parti communiste, la droite nationaliste et certaines féministes.

La jeunesse d'une héroïne révolutionnaire

L'appropriation de cette figure par le Parti communiste après sa constitution en 1921 vient modeler les narrations de sa jeunesse. La biographie et l'autobiographie occupent une place importante dans la construction du rapport communiste au politique⁵. Cette individualisation du mérite militant et de la distinction politique traduit un processus d'incarnation du projet de société communiste, de mise en valeur des qualités et des ambitions vers lesquelles chaque individu se doit de tendre. Le récit de vie d'une personnalité modèle ou d'un personnage révolutionnaire idéal-typique devient alors la traduction d'un parcours initiatique vers une société communiste. C'est cette ambition, à la fois littéraire et politique, qui constitue les bases du réalisme socialiste.

L'ouvriérisme de la « société communiste », à la fois sociologique et idéologique, impacte les narrations autour

5. Voir à ce sujet Claude Penetier et Bernard Pudal (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002 ; Bernard Pudal, « Récits édifiants du mythe prolétarien et réalisme socialiste en France (1934-1937) », *Sociétés & Représentations*, n°15, 2002, p. 78.

viste consistant à rechercher, que ce soit à un niveau paléontologique, historique, social ou individuel, les origines et les principes du développement humain et de l'évolution des individus. Le recours à la biographie de Louise Michel témoigne de cette évolution du rapport scientifique au politique. À travers l'élaboration du discours sur la folie, la violence et la criminalité de Louise Michel, ce sont les discours scientifiques sur le politique, et plus encore l'imbrication du scientifique dans le politique, qui surgissent¹¹.

L'établissement des recherches en anthropologie criminelle

L'apparition de recherches en anthropologie criminelle va dans le sens d'une imbrication des discours scientifiques et politiques. L'école positiviste italienne, menée par Cesare Lombroso, Enrico Ferri et Raffaele Garofalo, est considérée comme pionnière dans l'étude et les expérimentations autour de la personnalité criminelle. Le premier congrès international d'anthropologie criminelle est organisé à Rome en 1885¹². En France, le médecin et professeur Alexandre Lacassagne, ami d'enfance de Léon Gambetta¹³, est l'initia-

11. Plusieurs travaux se sont intéressés à l'émergence de ces nouvelles études, en histoire sociale d'abord Martine Kaluszynski, *La criminologie en mouvement, naissance et développement d'une science sociale en France à la fin du XIX^e siècle, autour des « Archives de l'anthropologie criminelle d'Alexandre Lacassagne »*, thèse de doctorat en histoire, Paris 7, 1988 ; Robert A. Nye, *Crime, madness and politics in modern France. The medical concept of national decline*, Princeton, Princeton University Press, 1984, puis en histoire et en sociologie des sciences (Peter Becker et Richard F. Wetzell (dir.), *The criminal and their scientists. The history of criminology in international perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, La Découverte, 1994 ; Marc Renneville, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003.

12. Marc Renneville, « Quelle histoire pour la criminologie en France ? (1885-1939) », *Criminocorpus* [en ligne], 2014 : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/2752>.

13. Laurent Mucchielli, « Criminologie, hygiénisme et eugénisme en France (1870-1914) : débats médicaux sur l'élimination des criminels ré-

teur de ce champ de recherche. Il crée en 1886 à Lyon, avec le professeur de droit criminel Robert Garraud et le professeur de médecine légale Henry Coutagne, la revue *Archives de l'anthropologie criminelle*, publiée jusqu'en 1914.

La réception des théories de Lombroso est contrastée en France¹⁴ (Lacassagne préfère en effet analyser les effets du « milieu social » plutôt que l'atavisme biologique), et son ouvrage fondateur n'est publié qu'en 1887 sous le titre de *L'homme criminel*, mais les scientifiques français ont connaissance de ses travaux. Dans le comité organisateur du congrès international d'anthropologie criminelle se trouvent aux côtés des trois scientifiques italiens les français Alexandre Lacassagne et Gabriel Tarde¹⁵. La deuxième édition de *L'Homme criminel* de Lombroso en 1895 est préfacée par le philosophe et historien positiviste Hippolyte Taine, notamment connu pour son approche déterministe de l'histoire dans son ouvrage sur *Les origines de la France contemporaine*, publiée entre 1875 et 1893. Malgré des approches différentes, les scientifiques français et italiens s'accordent sur l'hérédité et la prédisposition au crime des individus criminels, que celle-ci soit d'origine sociale ou biologique. Le développement de cette approche déterministe de la criminalité a des conséquences directes sur les représentations et les décisions politiques : Gambetta, nommé ministre de l'Intérieur en 1881, propose avec le soutien de Lacassagne d'instaurer un système de transportation au bagne des criminels récidivistes.

Se développent donc au sortir de la Commune de Paris des études scientifiques qui cherchent à analyser les causes et les origines du comportement révolutionnaire. L'italien Cesare Lombroso pose les fondements d'une science de la criminalité dans laquelle il accorde une place centrale aux femmes, aux révolutionnaires et aux anarchistes. En 1876,

putés "incorrigibles" », Revue d'histoire des sciences humaines, n°3, 2000, p. 57-89.

14. Marc Renneville, « La réception de Lombroso en France (1880-1900) », in Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 107-135.

15. Marc Renneville, art. cit., 2014.

Se met en place dans les nécrologies un « processus d'héroïsation après coup » qui n'est pas une invention, mais une sélection, une accentuation, de certains aspects particuliers. En cela, la question de la naissance de Louise Michel occupe une place importante. Elle permet de mettre en avant les thèmes de la prédestination, de la précocité des traits, des dispositions dans l'enfance. Les premières années sont pensées comme porteuses des signes qui déterminent les actions futures. Alors que, de son vivant, les opposants à Louise Michel cherchent à déterminer dans sa naissance et sa jeunesse les signes avant-coureurs, voire même l'essence, de sa déviance de l'âge adulte, les récits nécrologiques des journaux de gauche s'attachent plutôt à y voir l'expression d'une glorieuse destinée. Pour *L'Humanité*, Louise Michel « fut de ces êtres d'élection qui magnifient par leur héroïsme et leur désintéressement la cause à laquelle ils se sont voués »². Sa générosité et son dévouement sont constitutifs de sa nature même, et *L'Intransigeant* voit en elle un « cœur qui n'a jamais battu que pour les causes grandes et généreuses »³. Ces qualités trouvent leur origine dans son enfance : « L'enfant aimait les vieux, aimait les bêtes, et bientôt allait faire aussi des vers. [...] De ce passé elle gardera toujours la mémoire des bêtes et des fleurs »⁴. L'existence passée de Louise Michel est mise en récit. Il y est question d'une jeune fille, née d'une mère servante et d'un père qui ne l'a pas reconnue, qui a grandi dans la campagne marnaise et qui a décidé de prendre son destin en main : devenir institutrice, s'installer à Paris, participer au renversement de l'Empire. La Commune de Paris voit la réalisation de ses espérances, mais elle est arrêtée et condamnée à la déportation en Nouvelle-Calédonie. À son retour en France, elle est considérée comme une incarnation de la liberté et de la Révolution, et devient oratrice de l'anarchisme.

2. A.-M. Maurel, « Mort de Louise Michel », *L'Humanité*, 10 janvier 1905.

3. « Louise Michel », *L'Intransigeant*, 11 janvier 1905.

4. Jules Claretie, « À propos d'une morte », *Le Temps*, 13 janvier 1905.

L'élaboration d'une matrice biographique : la jeunesse de Louise Michel à l'épreuve du XXe siècle

Le 9 janvier 1905, à 10 heures du matin, Louise Michel meurt à Marseille, dans une chambre de l'Hôtel Oasis, à la suite d'une congestion pulmonaire. Elle a soixante-quinze ans. Le 20 janvier, le cercueil est transféré par train à Paris. Ses obsèques ont lieu le lendemain, dès dix heures du matin. Elle est enterrée au cimetière de Levallois-Perret, dans le tombeau de sa mère, près de Théophile et Marie Ferré, ses compagnons de la Commune. Les funérailles sont financées par une souscription populaire, largement relayée par les journaux de gauche, et qui a permis de rassembler plus d'un millier de francs.

Les nécrologies de presse qui paraissent au cours du mois de janvier 1905 sont des moments où se stabilisent la biographie de Louise Michel et le regard sur les événements auxquels elle a pris part. Les nécrologies-biographies s'attachent en effet à donner du sens à l'existence de Louise Michel. La vie de Louise Michel devient une « totalité signifiante », et l'enjeu est alors « de la relire dans son ensemble, de lui donner sa pleine signification, de la percevoir comme une destinée »¹.

1. Marie-Laure Florea, « Dire la mort, écrire la vie. Re-présentations de la mort dans les nécrologies de presse », Questions de communication, n°19, 2011, p. 42.

il publie son ouvrage principal, *L'Uomo delinquente* (traduit en français en 1887), dans lequel il affirme que la criminalité est innée, héréditaire, produit d'un atavisme. Il s'appuie sur des études anthropométriques et anatomiques (méthodes centrales de l'anthropologie à l'époque), pour affirmer qu'il existe des caractères morphologiques communs aux criminels (asymétries crâniennes et faciales, mâchoires proéminentes, oreilles décollées, front fuyant). À cela, il ajoute quelques considérations psychosociologiques et morales, pour établir un « type » criminel. Le cas de Louise Michel constitue l'un de ses sujets d'étude, comme en témoigne la planche issue de son ouvrage. Il la classe dans la catégorie des « mattoïdes et fous moraux », c'est-à-dire dépourvue de tout sens moral.

//Doc 1 : LOMBROSO Cesare, « Révolutionnaires et criminels politiques – Mattoïdes et fous moraux ». Planche XLIX de *L'Homme criminel*, Paris, Félix Alcan, 1887. Louise Michel : deuxième ligne, deuxième vignette en partant de la gauche.//

En 1897, Lombroso publie *Les anarchistes*, ouvrage dans lequel il reprend sa théorie du « criminel-né » en affirmant l'existence de causes et de stigmates morphologiques, sociologiques, psychologiques et géographiques à la criminalité anarchiste.

S'il est difficile d'évaluer la prise en charge par les journaux de la vulgarisation de ces travaux d'anthropologie criminelle, l'édition française de l'ouvrage de Lombroso en 1887 fait l'objet de nombreux comptes-rendus dans toute la presse¹⁶ et la pratique du feuilleton scientifique est courante depuis les années 1850¹⁷. Il n'est donc pas surpre-

16. Jacques Noiray, « La réception de *L'Homme criminel* dans la Revue des Deux Mondes », Actes du colloque « Cesare Lombroso et la fine del secolo : la verità dei corpi », Università degli Studi di Genova, 24-25 septembre 2004, Publif@rum [en ligne], 1/2005 : <http://www.farum.it/publiforumv/n/01/noiray.php>.

17. Vincent Duclert, « L'homme de science et le débat public au XIXe siècle », in Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 1491-1498 ; Anne Rasmussen et Bernadette Bensaude-Vincent (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition, XIXe-XXe*

nant que ces approches marquent les discours d'opposition à Louise Michel. Ces représentations antisocialistes qui déterminent l'origine de la violence révolutionnaire de Louise Michel dans une régression atavique et une déviance biologique ou sociale, viennent ainsi participer à un ensemble de rhéoriques autour de la pathologisation politique de Louise Michel. Les discours autour de la jeunesse de Louise Michel permettent d'appréhender le lien étroit entre discours scientifiques et discours politiques au sortir de la Commune de Paris. Les sciences de l'humain nourrissent, appuient et justifient une opposition contre-révolutionnaire, et les anti-socialistes utilisent des discours et des méthodes issus du positivisme pour discréditer et délégitimer les idées, les actions et les engagements socialistes.

complète, elle a montré, aux mauvais jours, les solides qualités d'un soldat.

[...] Née dans un autre milieu, élevée dans d'autres idées, mettant son énergie et son courage au service de causes dignes, elle eût pu effectivement devenir une admirable créature; dévoyée comme elle l'a été dès le principe, elle n'est et n'a jamais été que la sœur de charité¹⁰.

En 1904, à la veille de la mort de Louise Michel, Robert Mitchell affirme de son côté que Louise Michel « vint au monde avec l'âme d'un apôtre et le cœur d'une Sœur de charité »¹¹.

La célébrité politique de Louise Michel est rendue possible par le travail de construction de sens qui s'est constitué autour d'elle et révèle un rapport de force dans la qualification politique et morale de cette personnalité et des idées qu'elle incarne (ou se désigne, ou est désignée comme en étant l'incarnation). L'imposition progressive des images de la « sœur de charité laïque » ou de la « bonne Louise » témoigne d'une procédure de qualification réussie, au sein de laquelle le récit de sa jeunesse se voit retravaillé.

siècle, Paris, Presses du CNRS, 1997; Anne Rasmussen, « Les mutations médiatiques du débat scientifique », in Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant (dir.), op. cit., p. 1483-1489.

10. Carle des Perrières, « Courrier de Paris », Le Gaulois, 16 septembre 1887.

11. Robert Mitchell, « Louise Michel », Le Gaulois, 26 mars 1904.

et le grand-père, de temps en temps, y ajoutait quelques pages. L'enfant avait une imagination ardente qui s'exalta graduellement au contact de ces esprits forts de village. Très intelligente, elle étudiait avec ardeur pour se conquérir une sorte d'indépendance, ayant pour objectif de jouer un rôle politique, et, Jeanne d'Arc du socialisme, de donner le branle à la Révolution.

Que penser de la fillette élevée dans ce milieu de Jacobins campagnards, où les bonnes gens employaient leurs loisirs à aligner des alexandrins incendiaires ? Pendant les heures de récréation, Louise Michel jouait avec ses petits cousins, ses petites cousines, et savez-vous à quoi s'amusaient entre eux ces bambins, dans le fond de cette tranquille campagne ? Ils jouaient à l'échafaud : deux ou trois représentaient la foule ; les autres faisaient les condamnés et montaient sur la planche qui figurait la guillotine, en criant : "Vive la République !" Ou encore : "Vive la liberté !"

Et quand ce n'était pas correctement fait, le grand-père, le bon vieil aïeul, conduisait la réputation et leur montrait comment on devait monter à l'échafaud en grand citoyen. Pauvres enfants !

[...] Et cependant, est-ce une mauvaise nature que cette louve sanguinaire de la Révolution ? C'est au moins douteux. Je n'en veux pour preuve que son adoration pour sa mère, le culte qu'elle a toujours eu pour cette pauvre femme à laquelle elle dissimulait les périls de son rôle incendiaire au moyen de toute espèce de subterfuges.

Aux petits soins pour elle, soumise à ses volontés, l'entourant d'une tendresse craintive, cette sectaire féroce trouvait des accents d'une douceur inouïe lorsqu'elle l'appelait : maman. Fidèle dans ses affections, amie dévouée, capable des plus grands sacrifices, de l'abnégation la plus

L'émergence des images de la « bonne Louise »

C'est finalement avec la publication par Louise Michel de ses Mémoires, en février 1886, que prend fin la course aux découvertes biographiques. Parallèlement, en février 1886, Louise Michel vient de passer trois ans en prison suite à une manifestation, dite des Invalides. Cette incarcération a profondément modifié les représentations sociales et politiques autour d'elle. La lourde peine à laquelle elle a été condamnée en 1883 pour excitation au pillage (6 ans d'emprisonnement), la mort de sa mère en 1885, l'important travail de qualification effectué par les journaux et acteurs d'extrême gauche autour de ses conditions d'incarcération, le recours récurrent à une « politique de la pitié », ont conduit à complexifier les représentations politiques et discursives autour de Louise Michel. À l'opposition idéologique vient s'ajouter des considérations morales. L'emprisonnement de Louise Michel a notamment engendré l'image de la « sœur de charité ». Dans *L'Intransigeant* du 1er avril 1883, le journaliste pamphlétaire et ami de Louise Michel Henri Rochefort affirme que « si Louise Michel, cette sœur de charité dont l'impardonnable tort est d'être laïque, avait, au lieu de vouer sa vie au soulagement des misères du travailleur, consenti à se coiffer d'une cornette blanche évasée en ailes d'albatros, elle aurait pu impunément asseoir ses élèves sur des calorifères chauffés à blanc »¹. Après la lourde condamnation, mettre en avant les qualités de Louise Michel plutôt que ses actions politiques est aussi un enjeu stratégique. Alors qu'une mobi-

1. Henri Rochefort, « Louise Michel et ses juges », *L'Intransigeant*, 1er avril 1883.

lisation pour l'amnistie de tous les prisonniers politiques s'organise, placer les discours dans le domaine de la morale permet d'insister sur la sévérité et l'inhumanité. Les journaux socialistes et révolutionnaires reprennent la comparaison de Rochefort. Le Cri du Peuple affirme : « C'est bien une sœur de charité, épurée par un idéal de justice révolutionnaire, une sœur profondément humaine, qui sent – et qui pense »². Dans La Lanterne, pourtant peu adepte de Louise Michel, elle apparaît comme « une véritable sœur de charité, fanatique d'anarchie comme d'autres sont fanatiques de religion »³. Ces discours autour de la bonté et de l'abnégation de Louise Michel, initialement portés par les acteurs d'extrême gauche, se répandent. En 1885, Robert Robert-Mitchell, ancien député bonapartiste de la Gironde, reprend dans le Matin la comparaison : « Ni femme ni mère, elle est une sorte de sœur de charité laïque et révolutionnaire qui généralise ses affections et se donne à tous, ne voulant s'attacher à un seul »⁴.

Au cours de l'année 1885, Charles Chincholle, journaliste au Figaro, régulièrement envoyé pour couvrir les réunions en hommage à la Commune de Paris et les activités de Louise Michel, publie *Les Survivants de la Commune*. Cet ouvrage s'inscrit en droite ligne dans la tradition anti-communarde. Dès l'avant-propos, la Commune est présentée comme « la Terreur moderne »⁵, et les partisans de la Commune comme « les loups de 1871 »⁶. L'objectif de l'ouvrage est d'éclairer le lecteur sur le rôle joué par des acteurs qui n'ont, à l'amnistie, pas ou peu intéressé la presse, exception faite de Louise Michel, « qui mérite vraiment une étude spéciale »⁷. Un très long chapitre lui est en effet consacré, de plus de cent dix pages (un tiers de l'ouvrage). Il reprend des articles publiés par

2. G. Tenouar, « Louise Michel », Le Cri du Peuple, 21 décembre 1883.

3. « Modérés mais féroces », La Lanterne, 14 juillet 1884.

4. Robert Mitchell, « Vive la République ! », Le Matin, 8 mai 1885.

5. Charles Chincholle, *Les survivants de la Commune*, Paris, L. Boulanger, 1885, p. 1.

6. Ibid., p. 2.

7. Idem.

l'auteur dans le Figaro depuis le retour de Louise Michel de déportation, des documents inédits, des témoignages de personnes qui ont connu « la Jeanne d'Arc de la Commune »⁸. Même s'il ne cesse d'affirmer son opposition politique, Chincholle laisse entrevoir une certaine admiration pour Louise Michel. Après cinq ans à l'avoir suivie dans certains de ses déplacements, avoir assisté à ses conférences, à s'être rendu chez elle pour des interviews, Chincholle revendique une certaine proximité avec elle. L'ouverture du chapitre est le récit de sa jeunesse, avant son arrivée à Paris : elle est présentée comme ce « cœur généreux » qui, dès son plus jeune âge, « employait l'ardeur de dévouement qui l'a perdue »⁹.

Les discours autour de la jeunesse de Louise Michel se transforment donc après la publication de ses Mémoires et sa longue incarcération. On voit apparaître l'amour de sa mère, la sollicitude de Louise Michel pour les animaux ou sa pitié pour les faibles. Ces nouveaux discours conduisent les opposants à Louise Michel à chercher dans sa naissance et son éducation les traces d'un passé qui devait nécessairement la conduire aux engagements qu'elle a pris à l'âge adulte, et qui deviennent alors des moyens de la désresponsabiliser. Apparaît l'idée selon laquelle Louise Michel aurait un « bon fond », mais ce sont ses origines, son éducation et ses rencontres qui sont l'explication de ses comportements futurs. Dans Le Gaulois, on peut désormais lire en 1887 :

Singulière physionomie que celle de cette sanglante et inconsciente détraquée !

Le premier acte de sa vie se passe à Vroncourt, dans un petit hameau de la Haute-Marne, où, fille illégitime d'une institutrice, elle grandit doucement, élevée par une mère exaltée, entre des grands parents, sectaires de la Révolution, qui lui mettaient à douze ans les œuvres de Voltaire entre les mains. La grand'mère traduisait en vers ses impressions sur un livre à couverture rouge,

8. Ibid., p. 136.

9. Ibid., p. 137.